

“Voici ce que j’ai appris à Magen David Adom”

Rien apparemment ne semblait avoir préparé la secouriste, Maayan Lanzman, à la terrible expérience qui l’attendait en tant que membre de la délégation de sauvetage israélienne en Haïti après le tremblement de terre qui avait dévasté l’île, cette année. Mais, huit années de travail intensif à Magen David Adom l’avaient formée et préparée à faire face à de difficiles défis et à prendre des décisions fatidiques

Par Shalom Zamirin



Rien au monde - ni l’expérience passée, ni les briefings en route vers l’opération de sauvetage, ni même les reportages en direct de la scène d’une des plus grandes catastrophes naturelles de ces dernières années - n’aurait pu la préparer aux profondes difficultés du travail de sauvetage

en Haïti après l’énorme tremblement de terre qui a décimé, cette année, cette région insulaire.

La secouriste Maayan Lanzman, âgée de 23 ans et vivant à Rishon Lezion, a suivi de nombreux cours et programmes d’enrichissement pendant ses huit années de travail à Magen David Adom en tant que secouriste et officier posté dans les bureaux nationaux de Mada. Elle a soigné les victimes de terribles accidents et les blessés d’attaques terroristes au cours de la seconde Intifada, au début de cette décennie. Mais lorsqu’elle tente de décrire les scènes en Haïti, durement frappé par le séisme, elle lutte pour trouver les mots justes qui réussiraient à traduire ce qu’elle a ressenti.

Le voyage en Haïti l’a prise durant une journée agitée ayant débuté par un roulement routinier dans une des branches du Magen David Adom à Tel-Aviv et s’est terminé sur un terrain de football entièrement détruit dans les environs de Port-au-Prince, capitale de l’île. Le matin, juste avant de quitter chez elle pour le travail, elle avait vu à la télévision un flash-info sur la catastrophe ayant frappé Haïti. Mais Maayan était en route vers Tel Aviv et rien ne semblait si loin que cette île des Caraïbes.

Une fois à son poste de roulement, son téléphone cellulaire sonna: «Il y a eu un

tremblement de terre en Haïti, lui annonça la voix qui se trouvait à l’autre bout du fil, nous allons là-bas. Est-ce-que tu viens avec nous?»

«Bien entendu, je viens. Aviez-vous vraiment besoin de poser la question?» répondit-elle en esquissant un petit sourire.

Je vais vous dire pourquoi ils vous ont posé la question. D’une part, c’est loin, c’est dangereux - car quoique les gens puissent dire, la possibilité de voir la foudre frapper à deux reprises le même endroit n’est malheureusement pas à exclure. Et d’autre part, n’avons-nous pas déjà suffisamment de problèmes chez nous?

«Pas vraiment. Mon unique hésitation était de savoir s’il était bon de quitter mon travail pour me rendre en Haïti, en ne donnant qu’un si court préavis. Vous ne pensez tout simplement pas à tout le reste. Je me dédie à ce travail que j’essaie de faire de mon mieux, depuis l’âge de 15 ans. Tout le temps, partout. C’est ce que l’on m’a enseigné au Magen David Adom. Et c’est ainsi que les choses devraient se faire.»

Il était très difficile d’imaginer cette belle et





douce jeune femme dans la brutale réalité d'un des séismes les plus dévastateurs enregistré ces dernières années. Toutefois, quelques minutes de conversation suffirent à me prouver de quelle rare étoffe était faite cette jeune femme. A l'âge de 15 ans, alors que tous ses amis ne pensaient qu'à se divertir et à avoir du bon temps, Maayan s'engagea comme secouriste au Magen David Adom. Elle commença à travailler comme volontaire, suivit tous les cours de formation possibles et continua à exercer la fonction de secouriste pendant ses deux années de service militaire obligatoire. Aujourd'hui, elle fait partie d'une équipe de secouristes sur le terrain et gère par roulement une des branches nationales de Mada.

« Mon but était d'aider, de contribuer, de prendre part à quelque chose de significatif » explique-t-elle. « Il ne s'agit pas de quelque chose que la majorité des gens font de nos jours. Sauver des vies humaines - Et c'est quelque chose que j'ai fait à plusieurs reprises. » Aussi, le voyage en Haïti s'inscrivait comme une étape naturelle dans la voie que Maayan avait choisie depuis de nombreuses années.

Vous ne saviez pas dans quoi vous vous embarquez.

« Bien sûr que non. Même ceux qui pensaient le savoir ont très vite compris qu'ils ne savaient réellement rien. Les scènes que nous avons vues en Haïti étaient tout simplement au-delà de tout ce que nous pouvions imaginer. Des scènes quasi impossibles à supporter. Nous

n'avions jamais vu de si terribles scènes et encore moins y avions-nous assisté. Tout ce que nous savions, c'est qu'il y avait eu un tremblement de terre et que nous nous rendions sur les lieux en tant qu'équipe de secours d'urgence pour apporter de l'aide aux nombreuses victimes. »

Le début ne nous donna que peu d'indications sur ce qui allait venir. De l'avion, qui s'apprêtait à atterrir, « tout semblait vert et pacifique, pastoral, et pas seulement d'en haut mais, même après notre atterrissage. »

Sur la route qui nous conduisait à l'hôpital de campagne que nous mîmes en place, nous en étions encore à nous demander si les gens n'avaient pas un peu exagéré la situation dans leurs descriptions. Il y avait des gens dans les rues et nous ne voyions pas vraiment de destruction massive. Puis, les blessés ont commencé à affluer, mais nous ne savions pas et ne voyions pas d'où ils venaient. Il s'écoula un certain temps avant que nous commençâmes à nous rendre sur le terrain, où nous pûmes voir et réaliser ce qui s'était réellement passé en Haïti. Et c'était l'enfer. Il n'y a aucune autre façon de décrire ce que nos yeux voyaient. C'était l'enfer. Soudain, nous réalîsâmes qu'il y avait auparavant une ville et qu'elle avait totalement disparu. Nous étions dans un lieu sûr et protégé approprié à la mise en place d'un hôpital de campagne. Mais croyez-moi, à cinq minutes de notre hôpital, la ville avait été anéantie. »

Et alors le travail a commencé

« Sur le terrain, c'était un peu plus compliqué. Nous étions dans un lieu où il n'y avait rien, ni infrastructures, ni bâtiments, ni électricité. Rien. Les soldats américains ont déchargé nos avions à l'aéroport et ensuite nous nous sommes rendus dans une usine appartenant à un habitant juif en Haïti où nous avons délimité un espace qui ressemblait à un terrain clôturé de football. »

« Essayez d'imaginer la situation. C'était la nuit, une obscurité totale régnait autour de nous et nous étions au milieu de nulle part, avec un sac à dos et un sac de couchage. Je





sais qu'il est difficile de le croire mais quelques heures plus tard, nous avons déjà mis en place un hôpital qui fonctionnait et nous y recevions notre premier patient.

Nous nous répartîmes le travail par roulement et nous nous mîmes au travail. Huit heures de travail, huit heures de repos et le cycle recommençait. En fait, nous n'arrivions à dormir qu'une fois tous les deux jours. Car lorsque nous finissions notre roulement dans la matinée, l'atmosphère était si chaude, si lourde et si bruyante qu'il était impossible de dormir. Aussi, entre roulements, nous aidions dans d'autres départements, sortions en patrouilles de sauvetage - bref, nous étions occupés 24 heures sur 24.»

Maayan et le reste de l'équipe israélienne furent peu à peu exposés à la dimension réelle de la catastrophe. Ce n'est qu'après un laps de temps qu'ils réalisèrent pleinement l'importance de la délégation israélienne et sa participation à cette énorme entreprise humanitaire.

«À un certain moment, au milieu de tout le chaos, j'ai été en République dominicaine, dans un hôpital de campagne improvisé. L'enfer, ce n'est pas le mot. Tout le monde était couché par terre, de vieux pansements étaient répartis sur les tables et le personnel local aidé par des volontaires essayaient de donner des soins, tout à fait impossibles à mener à bien, dans de si terribles conditions. La situation était vraiment désespérée. Il était impossible de se déplacer dans les rues. Les gens ont immédiatement compris qui nous étions et nous suppliaient de les prendre avec nous pour nous occuper d'eux et les soigner. Les gens s'accrochaient désespérément à nous et refusaient de nous laisser partir. «Prenez-moi avec vous, prenez-moi avec vous.», nous suppliaient-elles, c'était terrible.»

Pas une chose à laquelle on vous avait préparée.

«Nous préparer? Qui savait ce qui nous attendait là-bas? Comment est-il possible de se préparer à ce genre de situations?

Quelques personnes de l'équipe avaient déjà porté secours après le tsunami en Thaïlande et s'étaient rendues sur d'autres sites ravagés par des tremblements de terre mais personne n'avait encore assisté à d'aussi terribles scènes que celles que nous avons vues en Haïti.

N'oubliez pas que toutes les grandes catastrophes naturelles qui ont frappé les pays ces dernières années ont eu lieu dans une région géographique limitée, que les gouvernements de ces pays ont continué à fonctionner et qu'il y avait des services d'urgence. Autrement dit, les victimes avaient à qui s'adresser. En Haïti, il n'y avait rien. C'était le vide, la désolation. Tout le pays s'était effondré et rien n'avait été épargné.»

Pouvez-vous essayer, bien que ceci soit difficile, de nous décrire la situation ou l'expérience que vous avez vécue en Haïti et que vous avez emportée avec vous.

«Tout était difficile. Montrez-moi une photo et je vous raconterai toute l'histoire. Je pense que la plus douloureuse expérience de cette tragédie fut de voir les enfants blessés, abandonnés, en pleine détresse. Ils gisaient par terre et l'impression était une impression de totale impuissance.»

Maayan s'empara de son ordinateur portable et nous montra des dizaines de photos prises par la délégation. Dans une photo saisissante, elle était debout près d'un nourrisson à l'estomac distendu et aux énormes yeux témoignant d'une immense douleur. Maayan fit doucement passer son doigt sur la photo et resta un moment, pensive et muette. Puis, peu à peu, elle se mit à nous raconter l'histoire.» En plein milieu de la nuit, on est venu me demander si je savais utiliser l'appareil servant à pratiquer une injection dans l'os - injection permettant d'administrer des médicaments et des fluides en cas d'échec par voie intraveineuse. Je me suis immédiatement rendue à la tente aménagée en infirmerie et j'y ai trouvé trois médecins qui s'afféraient autour d'un nourrisson dans un état critique. Ils ne connaissaient que l'ancien modèle de cet appareil et c'est là que les connaissances que j'avais acquises à Mada m'ont véritablement aidée. J'avais été formée depuis plusieurs années à l'utilisation de cet appareil et l'avais utilisé à plusieurs reprises.

«J'ai donc expliqué au médecin comment procéder, j'ai guidé sa main et en un moment, l'aiguille était en place. Mais, ce n'est pas la fin de l'histoire: les tests sanguins nous ont révélé que le bébé avait un groupe sanguin rare - O Rhésus négatif - qu'il souffrait d'une hémorragie interne et avait besoin d'une transfusion sanguine d'urgence.

Comme par miracle, c'était mon groupe sanguin. J'ai donc donné du sang. À mon grand désespoir, le traitement que le bébé reçut n'a réussi à le garder vivant que quelques jours de plus.»

Et les membres de la famille du bébé sont tout naturellement devenus de grands admirateurs d'Israël.

«La vérité est que le père est resté avec le bébé une journée puis, il a disparu et nous ne l'avons plus jamais revu, comme de nombreux autres parents qui ont amené leurs enfants à l'hôpital et ne sont plus jamais revenus les chercher.»

S'il y avait une chose difficile à laquelle personne n'aurait pu préparer l'équipe, c'était bien la nécessité de prendre des décisions critiques de vie et de mort, les unes à la suite des autres.

«C'est tout autre chose d'étudier en théorie l'ensemble des soins médicaux à prodiguer en cas de catastrophe et d'avoir à les prodiguer dans la pratique. Haïti a été une école de médecine de catastrophe. Nous avons dû prendre des décisions morales difficiles qui n'avaient rien à voir avec tout ce que nous avions fait auparavant. Tout est bon jusqu'au moment de la véritable épreuve à laquelle il n'existe aucune préparation. «

Par exemple?

«Décider qui serait admis à l'hôpital et qui ne le serait pas. Qui pouvait être sauvé et qui n'avait aucune chance. En réalité, qui vivrait et qui mourrait. Car si nous refusions leur entrée à l'hôpital, elles n'avaient aucune autre alternative. Il y avait aucun autre hôpital. Et si quelqu'un était admis à l'hôpital, jusqu'à quand il continuerai à être traité? Nous devons décider quand arrêter les soins, quand dire assez». Décider de mettre fin aux soins prodigués à tel patient parce que nous ne pouvions pas nous permettre de tout investir dans un seul patient alors qu'il y avait tant d'autres personnes qui pouvaient et devaient être sauvées.

Et c'est à vous de décider - comment utiliser et affecter au mieux et de la manière la plus efficace, les ressources limitées à votre disposition (matériel médical, aire d'hospitalisation, personnel médical, temps) - contrairement à la médecine régulière d'urgence dans laquelle vous pouvez investir toutes les ressources disponibles et où le temps, bien que jouant également un rôle important, est mesuré différemment.

Pouvez-vous comprendre ce que c'est que de se trouver dans cette position? Soumis à ces contraintes?» C'est extrêmement difficile, mais il s'avère que ce n'est pas impossible.» A chaque visite, Maayan et ses collègues avaient à prendre des décisions difficiles et critiques. « Dans le fond, tout le monde - depuis les volontaires jusqu'aux cuisiniers - se demandait si oui ou non nous prenions la bonne décision, options pour la meilleure solution. «Et, je suis certaine», dit Maayan,

«qu'ils pensaient que oui. Cette expérience a changé quelque chose dans chacun de nous. Mais au fond, je suis convaincu que chacun de nous la considère positivement.»

Vous êtes fière de la délégation à laquelle vous avez pris part.

«Toutes les personnes qui ont été en Haïti avaient l'impression de faire partie de quelque chose de grand. Bien sûr, nous étions fiers de notre délégation. Des journalistes venus du monde entier et des militaires américains sont venus nous rendre visite et nous regarder travailler.»

Une des choses les plus intéressantes à souligner fut que dès le début, il y eut des échanges de patients entre les différents hôpitaux de campagne mis en place. Et cela ressemblait à une rue à sens unique - nous acceptions tous les cas les plus graves, abandonnant les cas de «moindre» gravité et ceux qui ne nécessitaient qu'une mise en observation aux autres hôpitaux.»

Je suppose qu'il était impossible de survivre dans un tel enfer sans prendre une pause pour se détendre un peu.

«Vers la fin, nous sommes allés en groupes dans un hôtel près de la mer pour nous détendre un peu. Incroyable! Un lieu d'enchantement, à seulement 90 minutes à du lieu où la destruction avait été totale et où les corps gisaient dans les rues.

Un véritable paradis - une île des Caraïbes comme on en voit dans les films. Une mer bleu azur, un ciel resplendissant, une superbe plage, d'immenses cocotiers. Nous n'avions que quatre heures à passer ici mais, elles suffirent à nous redonner un peu de baume au coeur.»

Et puis, vous êtes rentrée chez vous. Était-ce trop tôt? Ou était-ce le bon moment?

«Sur cette question, mes sentiments sont mitigés. Du point de vue du travail médical d'urgence, des opérations et des traitements de sauvetage - il ne fait aucun doute que nous avons apporté notre part. Mais d'un autre côté, il est impossible de dire qu'il n'y avait pas encore beaucoup de travail à faire. «J'entends en matière de médecine de routine, de réadaptation, de formation dans la mise en place d'hôpitaux, de cliniques et autres.

Toutefois, je ne pense pas que ceci soit du ressort des Forces de défense israéliennes. Haïti a besoin d'être renforcée et soutenue, c'est un fait, mais notre délégation a largement apporté sa part de soutien. Oui, nous avons terminé au bon moment.»

Iriez-vous encore une fois dans de semblables circonstances?

«Oui, sans même y réfléchir deux fois.»